

ELLE

DESIGN ET
INNOVATIONS
OLFACTIVES
**LA PARFUMERIE
BOUSCULE
SES CODES**

RESEAUX
SOCIAUX,
DOCUMENTAIRES...
**L'INQUIETANT
TRIOMPHE
DU COMPTISME**

Enquête
ENTRE CRISE DE NERFS
ET MELANCOLIE
**QUAND LA CACOPHONIE
EMOTIONNELLE
NOUS GAGNE**

**JE JOUIS
DONC JE SUIS !**
HOMMAGE À
BETTY DODSON
**LA PAPESSSE DE
LA MASTURBATION**

BEYROUTH
100 JOURS APRES
LA CATASTROPHE
**COMMENT LA JEUNESSE
FAIT RENAISSANCE SA VILLE**

**CULTURE
EN DANGER**
ROSELYNE
BACHELOT
**PEUT-ELLE RELEVER
LE DÉFI ?**



HEBDOMADAIRE 27 NOVEMBRE 2020 FRANCE METROPOLITAINE 2,50 € A : 5 € / AND : 3 € / BEL : 2,90 € /
CAN : 6,50 € / CH : 4,60 € / D : 5 € / ESP : 4 € / GR : 5 € / IT : 4 € / UK : 2,90 € / MAR : 4,00 € / MAD / NL : 5,20 € / POTT. Cze : 4 € / TUR : 10,70 € /
ARABES : 6 € / QAT : 5 € / ROMANIA : 7 € / POLY : 7,00 € / POLY : 5,50 € / N.CALA : 15,00 € / N.CALS : 5,30 €

elle.fr



Au cœur du quartier de Gemmayzé, l'architecte Mona El Hallak et son équipe restaurent un immeuble de 1870, où certains locataires habitent depuis les années 1930.

BEYROUTH VILLE OUVERTE

FACE À LA DÉMISSION DE L'ÉTAT, ARCHITECTES, ARTISANS ET ONG S'ATTELENT À LA RECONSTRUCTION DE LA CAPITALE LIBANAISE. UNE LEÇON D'HUMANISME PORTÉE PAR LA JEUNESSE.

PAR **CAROLINE SIX** PHOTOGRAPHE **LAURENCE GEAI**

« Notre espace est détruit, pas nous », peut-on lire, tracé au pochoir, sur la porte de fortune d'un chantier. Echo lapidaire au récit de nombreux Libanais qui se vivent en miraculés d'un inefable « Beyrouthshima ». Malgré la récurrence des frappes aériennes et des conflits qui émaillent leur histoire, ils sont unanimes : ils n'avaient « jamais vu ça ». Pourtant, moins de quatre mois après la double explosion qui a fait, le 4 août dernier, 200 morts, 6 000 blessés, 7 disparus, 300 000 délogés et plus de dégâts matériels que quinze ans de guerre civile, les ruelles de la « zone rouge » n'ont déjà plus grand-chose à voir avec les scènes d'apocalypse gravées dans leur mémoire. Les ruines sont intérieures et, si l'on retrouve des éclats de verre jusqu'au fond des armoires, le bourdonnement des perceuses a balayé le crissement du verre sous les pas. Dans les maisons ouvertes aux quatre vents vibre désormais un pharaonique chantier, animé par une vitalité à peine croyable en ces temps de sinistrose mondiale. « On n'a pas le choix. Pour continuer, il faut réagir tout de suite, ce n'est pas le moment de se laisser submerger par les émotions », commente le célèbre chef Kamal Mouzawak, dont le restaurant a été pulvérisé, mais qui, dès le 8 août, distribuait 700 repas par jour via une cuisine d'urgence. « Trois heures après l'explosion, les hôpitaux refusaient les dons de sang tant ils en avaient reçus. Les gens

27 NOVEMBRE 2020



Archétype de la maison libanaise, la demeure de l'architecte Fadlallah Dagher, où vit aussi le créateur de mode Rabih Kayrouz.

déblayaient les gravats depuis six jours, quand la municipalité a distribué des balais. Merci ! » ironise Mona Fawaz, professeure d'urbanisme, directrice d'Urban Lab, sous un bougainvillier de l'Université américaine de Beyrouth. Cent jours après le big bang, l'énergie de la société civile poursuit son expansion. Tandis qu'à peine 300 millions de dollars sur les 6,5 milliards de pertes estimées par la Banque mondiale ont été injectés par l'État, que les assurances attendent les résultats de l'enquête, que le gros de l'aide internationale reste suspendu à la formation d'un gouvernement noyé dans ses luttes de pouvoir communautaires, que la livre libanaise ne vaut plus rien, que les banques ont confisqué l'épargne de la population... architectes et ONG se sont organisés. Le réseau associatif libanais, un des plus denses au monde, est désormais irrigué par une jeunesse diplômée, déterminée à mettre en œuvre sa vision laïque du pays. Mais aussi à donner forme aux revendications sociales défendues par tout un peuple, il y a un an à peine, durant l'« hirak », le « soulèvement ».

Alors que la crise économique avait fait exploser le nombre de départs à l'étranger — + 312 % entre 2019 et mi-2020 —, la perspective d'un changement a décidé de nombreux jeunes à rester. Comme Nicole Chakr, qui devait s'envoler pour suivre un master à Manchester, mais s'est engagée auprès de l'ONG Beit El Baraka, financée à 90 % par la diaspora : « On a dit que le système politique était insupportable, maintenant on montre ce qu'il faut faire. » « Ici, c'est un petit gouvernement, on fait le travail de l'État ! »



Des objets sauvés du blast du 4 août dans la maison familiale de Fadlallah Dagher.

“ APPRENONS
À NE PLUS DIRE
“MON PARTI,
MA FAMILLE,
MA RELIGION”,
MAIS À DIRE
“NOUS”.

LE D' KAMEL MOHANNA,
FONDATEUR DE L'ONG AMEL



Quelques-uns des 2 500 bénévoles d'Offrejoie sur un chantier du quartier de la Quarantaine.

renchérit Milla Ghandour, qui a quitté Los Angeles et son job dans les cosmétiques Kardashian. Permettre à quelque 300 000 Beyrouthins de regagner leur logement était une action vitale pour cette étudiante en sciences politiques. Au-delà de l'urgence, les jeunes architectes initient aussi des projets éco-responsables à long terme : refaire les trottoirs, installer un éclairage photovoltaïque autonome de la municipalité, réaménager les jardins publics qui n'existaient plus... « Le secret, c'est l'empathie et la responsabilisation, martèle le D'Kamel Mohanna, fondateur d'Amel, une ONG aconfessionnelle. Amel, ce sont 900 personnes, 900 leaders. Notre credo, c'est l'optimisme permanent. Au lieu de parler des problèmes, trouvons des solutions. Apprenons à ne plus dire “mon parti, ma famille, ma religion”, mais à dire “nous”. » Même état d'esprit à l'association Offrejoie, où affluent des bénévoles de Beyrouth, Tripoli ou Saïda portés par une « nouvelle citoyenneté solidaire ». « Ici, l'humain passe avant tout, remarque Joelle. Tous les habitants nous connaissent, on boit le café le matin, une bière le soir. Le travail direct est aussi une façon de dealer avec notre jeunesse. L'énergie positive est contagieuse. Ça redonne l'espoir de reconstruire le Liban ensemble, la vie des gens surtout. » Car les bonnes volontés ne sont pas les seules à s'activer sur le terrain. Sur le chantier d'une maison centenaire où il vit avec ses parents, Paul raconte que son propriétaire a voulu l'exproprier deux jours après le blast, sous prétexte de dangerosité. En réalité, pour la démolir afin de construire une tour, plus rentable. « Le triangle reliant promoteurs, banques et politiques détient la ville », explique l'urbaniste Mona Fawaz. La destruction massive du 4 août n'a fait qu'intensifier ○ ○ ○

ELLE MAG / REPORTAGE

○ ○ ○ un processus de destruction sauvage ancien, jamais bordé par un garde-fou institutionnel. Avec pour résultat, un paysage urbain hirsute, « un bordel qui a son charme », diront certains. Mais où chaque nouvelle tour tente de voler un peu plus de ciel à ses voisins. Malgré tout, s'il y a un aspect positif à la catastrophe, c'est l'émergence d'une opinion publique prête à lutter pour ce bien commun qu'est la ville. Toutes ces initiatives inclusives transforment la société par ricochet.

Or, cette jeunesse cosmopolite s'investit d'autant plus que le cœur de la zone dévastée est son QG, une part de son identité. Les quartiers de Gemmayzé et de Mar Mikhael, sorte de canal Saint-Martin beyrouthin courant le long des rues Gouraud et d'Arménie, ont vu éclore, début 2000, galeries, bars et restaurants trendy aux côtés d'artisans, d'épiciers ou de mécaniciens, tandis que de

nombreux artistes y implantaient leurs studios sans se ruiner. « Tout le monde a voulu vivre dans ces bâtiments anciens, entourés de gens qui jouent au backgammon dans la rue, où l'on s'entraide entre voisins et où l'on remonte les paniers de courses depuis le balcon. La population autochtone, héritiers ou locataires de pères en fils, s'est mêlée à ces millennials qui avaient voyagé », analyse l'architecte Fadlallah Dagher, qui loue l'étage de sa sublime demeure de Gemmayzé au créateur de mode Rabih Kayrouz. « Ce sont les ultimes quartiers au charme authentique, remarque le styliste, dont la maison et le show-room ont été fracassés par le souffle de la déflagration. Ce ne sont pas les boutiques qui font l'âme des lieux, mais les gens. La vie, c'est le mélange ! »

Pour préserver cette alchimie, manne économique de la zone touristique d'Achrafieh, qui abrite 80 % du patrimoine culturel de la ville, jeunes et moins jeunes ont créé un collectif de 150 architectes, Beirut Heritage Initiative (BHI). « Nous ne sommes rien sans l'ancienne génération qui s'est battue contre Solidere, souligne Antoine Atallah, vice-président de la BHI. Car, ironie du nom, Solidere rime ici avec bulldozer. Au lendemain de la guerre civile, dans les années 1990, ce promoteur avait, à grand coup de capitaux venus du Golfe, exproprié tous les habitants pour reconstruire un centre-ville « dubaïsé » coté en bourse, « un quartier fantôme, un Disneyland où seuls les gardiens promènent leur chien la nuit et où plus un drap ne sèche aux fenêtres », décrit Yasmine Makaroun, directrice du centre de restauration des monuments à l'Université libanaise. Une « tabula rasa » qui avait privé la population d'un espace mémoriel hautement symbolique, d'une agora où penser et panser ses plaies. Personne ne veut aujourd'hui reproduire un tel « uricide », lance l'architecte « vétéran » Mona El Hallak dans un tourbillon de paroles et de passion, volant dans les étages d'un immeuble de 1870 défigurés pour nous en révéler les strates de constructions successives et les secrets. Comme cette micro-porte cachée derrière une armoire, ouvrant sur la charpente défoncée du voisin. « C'est Harry Potter, ici ! » Le temps de lever les yeux, la voilà sous les arcades de l'immeuble d'en face, dans les ateliers d'artisans qui restaurent des portes en bois : « Les anciens supermarchés ottomans ! »

Une horloge arrêtée à 18 h 07 au-dessus de doudous abandonnés, une cuillère sur le bord d'une assiette... encore bouleversée par les



La façade du « Stone Gardens » se dresse comme une terre labourée verticale.



L'architecte de l'immeuble, Lina Ghotmeh, le 31 octobre.

● ●
DANS CHAQUE
INTERSTICE
DÉTRUIT,
LE VIVANT TENTE
DE REPREDRE
SES DROITS,
VENANT
REDONNER
DE LA BEAUTÉ
AU CHAOS.

● ●
LINA GHOTMEH

scènes découvertes en recensant les 600 bâtiments à caractère patrimonial détruits, Yasmine Makaroun est gênée d'avouer que ces chantiers sont aussi une mine d'or pour ses étudiants en restauration. Pour le moment, elle mène surtout une course contre la montre avant les pluies torrentielles qui ne tarderont pas à s'abattre sur ces maisons sans toit ni fenêtres. « Certaines sont cadennassées depuis vingt ans, car elles n'ont jamais été que des coffres-forts en ces temps d'instabilité monétaire. Inhabitées, elles sont encore plus vulnérables. » « Abandonnées, elles se sentent tristes et se laissent mourir », déplore avec poésie Fadlallah Dagher dans son jardin parfumé, à l'ombre d'un gemmayz, l'arbre qui a donné son nom au quartier — parce que les gens avaient coutume de s'y rassembler. L'architecte ne s'attelle pas seulement à la restauration de sa demeure en ramieh (pierres de sable), kotrani (bois de pin d'Anatolie) et marbre de Carrare, où nichent des cariatides aux seins dressés. Il défend une loi qui transférerait l'air (la surface constructible au-dessus des maisons basses) en droits à bâtir ailleurs, afin de dissuader les propriétaires de raser. L'enjeu étant de préserver la mixité sociale et culturelle éminemment vivante de ces quartiers, à l'opposé du repli domestique sécuritaire qu'imposent les tours. Car ces maisons

LAURENCE GEAI



1 et 2. 120 tonnes de verre issu de l'explosion ont été recyclées par des artisans de Tripoli, à l'initiative de l'entrepreneur écolo Ziad Abi Chaker.
3. Le chef Kamal Mouzawak au Souk El Taieb, qui accueille, depuis septembre, un marché de producteurs locaux et un restaurant tenu par des femmes de tout le pays.

incarnent selon lui le visage optimiste du Liban. « Notre ouverture sur la Méditerranée constitue notre identité réelle : un lien entre deux mondes, culturel et géographique. Le communautarisme hérité de notre géographie accidentée monte de façon

irrationnelle depuis l'invasion de l'Afghanistan. Nous avons pourtant vu que se rentrer dedans ne sert à rien. Est-ce qu'on arrivera à guérir ici ce que le monde entier endure ? Je ne sais pas... Difficile de prévoir dans cette folie. Mais je suis de ceux qui rêvent que c'est la mission du Liban, car on a su tirer le meilleur de tout ça dans le passé. »

Construire sur le passé sans le momifier. Le défi anime deux bâtisseurs dont les tours dialoguent face au port et son silo à grains éventré. Celle du plus punk des « starchitectes », Bernard Khoury, s'impose, noire, défensive, militaire. Diabolisée pour n'avoir jamais hésité à dynamiter, ou à construire une boîte de nuit sur un lieu de massacre, il s'explique dans son studio du quartier de la Quarantaine où il fut le premier à s'aventurer. « Je ne crée pas des immeubles mais des situations. Se branler devant une momie ne m'intéresse pas. Lorsque je me sépare de la plus ancienne brasserie levantine, je signe mon crime en figurant sa disparition par des arêtes métalliques. Et je construis au-dessus ! », plaide celui qui travaille sur la transformation immatérielle des cicatrices depuis les années 1990. « Mais personne n'a rien compris ! », rigole-t-il. Maintenant que le port lui a « explosé à la gueule », Bernard Khoury voudrait éviter une réécriture « dangereusement sucrée de l'histoire. Les cicatrices, portes et fenêtres, vont d'abord reprendre forme dans les mains d'artisans locaux aux ongles noirs et pas dans des usines chinoises. Le local, c'est politique. On va pouvoir construire du sens après cette catastrophe ». À deux pas de



son « bébé défiguré », un immeuble aux lignes singulières et apaisantes raconte davantage encore ce travail de transformation. Mémoire et vision, nature et culture, tour et ouverture, il incarne la réconciliation. Et met tout le monde d'accord, du Landerneau de la Biennale de Venise à notre chauffeur de taxi, qui, en embrassant le bout de ses doigts devant tant de beauté, demande qui en est l'architecte. Elle s'appelle Lina Ghotmeh et achevait ce projet de dix ans quand la déflagration en a pulvérisé les vitres, distordu les structures, entraînant dans son souffle quelques poissons venus du port. Création, construction, destruction : les trois dossiers se succèdent sur son laptop, fait-elle remarquer sans gravité, mais atteinte. Son « Stone Gardens », avec sa charpente antisismique, a tout de même résisté, servant de bouclier à une partie du quartier. Peut-être parce qu'il est une ode au vivant. Nourrie des clichés du photographe de guerre Fouad ElKoury, compagnon de boîtier de Koudelka et Depardon, Lina Ghotmeh a « voulu y intégrer l'esthétique trouée de la ville, en remplaçant les traces de balles des snipers par des symboles de vie. Pas seulement commémorer, mais renverser ce qui s'est passé en créant des lieux actifs » sur la « peau » en terre peignée de la façade. À savoir, des jardins dont les herbes folles et les oiseaux s'échappent. Des fenêtres conçues comme des cadres photo qui dialoguent avec la ville. Et avec le port, matrice originelle de Beyrouth, aujourd'hui anéanti. L'architecte pense diriger son projet vers encore plus d'ouverture. Car elle reste fascinée par l'esthétique de la ruine, « où, dans chaque interstice détruit, le vivant tente de reprendre ses droits, venant redonner de la beauté au chaos ». Mais certainement pas pour confirmer la résilience mythique des Libanais, qui exècrent ce mot usé pour ce qu'il implique d'acceptation. « On veut de la naissance tout court, que notre territoire nous appartienne politiquement. Notre problématique, c'est cela : habiter ensemble, et cohabiter avec la nature et l'histoire. Comment peut-on continuer à vivre dans ce monde autrement ? » ■

